

CHAPITRE PREMIER

A l'est, derrière, la prairie était toujours déserte jusqu'à l'horizon. Comme la veille. Cette fois, Roderick s'arrêta pour changer de cheval. Il était temps d'abandonner la dernière jument pour monter Pers. Elle était arrivée au bout de ses forces.

Quatrième jour, songea le jeune homme avec lassitude, en portant machinalement les mains à ses reins douloureux, tirant les épaules en arrière pour se détendre. Comment pouvait-il encore résister à cette fuite démente ? Sans issue, surtout, après une nuit de combats acharnés, tout de suite désespérés, devant le nombre des envahisseurs... La haine expliquait son entêtement, sûrement. La haine de ses poursuivants, maintenant, de leur Maître surtout, le maintenait éveillé, le faisait tenir. Cette haine qui ne le quittait plus depuis le début de sa fuite. Non, depuis le début de l'attaque, de la sauvagerie de celle-ci. Depuis qu'il avait vu tuer ses jeunes cousines de dix ans dans la maison de l'oncle Hilmard, éventrées d'un coup de lance ! Depuis qu'il avait vu tomber ses oncles et ses cousins, les siens, les uns après les autres, alors que, blessés, ils auraient pu être faits prisonniers... Quoique, dans ce cas, ils seraient certainement pendus aujourd'hui !

Il serait rattrapé, lui aussi, tôt ou tard. La pensée s'imprima soudain en lui pour la première fois. Cette course folle vers le nord ne rimait plus à rien, il le savait. Seulement à reculer l'échéance. Ses qualités de cavalier ne comptaient pas vraiment.

C'était un homme jeune, assez bien fait, au corps harmonieux en tout cas, qui donnait une fausse impression de minceur ou de fragilité. Il mesurait certainement plus d'un mètre quatre-vingts cinq, avec de larges épaules et des hanches assez étroites. Sa démarche, curieusement légère, était celle d'un garçon habitué aux efforts. Son visage, à la peau légèrement teintée ou hâlée—on ne savait trop comment la définir—était assez large, ou plutôt en donnait l'impression à cause de ses pommettes, bien dessinées, au-dessus des joues un peu creuses, qui faisaient ressortir son menton, probablement trop fort, lui, trop volontaire. Le tout était compensé, heureusement, par une large bouche, faite pour le sourire, comme le montraient les petites rides en forme de guillemets de part et d'autre des lèvres. Même si, à l'heure actuelle, ce visage paraissait tendu, marqué par la fatigue qui en accusait les traits, et par la tristesse. Son cerveau basculait entre haine et tristesse. Sa chevelure—sa tignasse plutôt tant les cheveux semblaient dense—était brune. Et ses yeux étaient bleu-vert, comme la plupart de ceux des Pellan, sa famille.

Le haut de son corps était couvert d'une sorte de gilet d'un bleu soutenu, à longues manches, fait d'un tissu au maillage serré, joliment boutonné devant par de petits bouts de bois lisses d'un ton clair, percés au centre d'un trou où passait un cordonnet de cuir traversant une boutonnière étroite. Le gilet, à l'encolure ronde enserrant le cou, tombait sous la taille, sur des pantalons assez étroits, d'une toile rustique, marron clair. Aux pieds, il portait des demi bottes de cuir brun, travaillé, et peu faites, semblait-il, pour un usage intensif. A sa taille, un large ceinturon de cuir soutenait une épée dans son fourreau.

Avant de se hisser sur le dos de Pers, il se pencha précautionneusement en avant pour soulager ses reins éprouvés par ces heures de chevauchées. Il en avait fait du chemin, depuis quatre jours... Puis il flatta longuement la jument, si belle, elle aussi, si racée, avec cette robe presque blonde, comme Pers, son pelage couvert d'écume, et il regretta de n'avoir pas le temps de la bouchonner avant de la libérer. Elle aurait bien méritée d'être essuyée, frictionnée, afin de ne pas avoir froid sous cette écume qui allait sécher lui laissant une carapace désagréable et malsaine sur le corps. Instinctivement, ses yeux revinrent vers la prairie, toujours vide. Il savait que les Pisteurs n'étaient pas si loin que ça, suivant ses traces, si visibles dans l'herbe. Même s'ils étaient encore au-delà de l'horizon. Il ne savait pas qui ils étaient, ni d'où ils venaient. Il n'avait vu aucun Pisteur pendant la bataille.

A nouveau les souvenirs revinrent, tellement précis. Il aurait voulu que sa mémoire n'enregistre pas tous ces détails. Le flot de sang qui avait jaillit du cou de l'oncle Wilfar quand l'épée l'avait frappé; et aussi ce bras, tranché net d'un coup de hache, quelque part près des remparts. Il ne savait ni à qui appartenait ce membre, ni qui avait commis cet acte, mais il avait le bras en permanence devant les yeux... Rien ne l'avait préparé à cette sauvagerie. S'il avait suivi l'entraînement d'un fils de Famille, il n'avait jamais vu de vrais combats, encore moins participé à cette débauche de violence et de sang.

Darik n'était pas une ville violente. Tout ce qu'il avait vu le hantait. Il savait que, jamais de sa vie, il n'oublierait ces scènes... Que son existence avait pris un autre tour. Que jamais rien ne serait plus pareil.

Dès la première heure de sa fuite, il avait fallu forcer l'allure, garder le galop tant bien que mal. Seules ses propres bêtes étaient assez entraînées pour soutenir ce rythme. Il avait rapidement béni son idée

d'emmener les quatre juments, afin de changer de monture quand celle qu'il chevauchait arrivait au bout de ses forces. Le premier jour, il n'avait pas même pris le temps de s'arrêter pour cela, sautant d'un dos à l'autre comme il le faisait, pour jouer, dans le Grande Pré de l'ouest, quand il était adolescent ! C'est vrai que tirer toutes ces bêtes derrière lui, au bout de longues longues, le retardait, leur galop était ralenti, mais il avait quand même eu raison de procéder ainsi. La suite le lui avait prouvé.

L'après-midi même, il avait très vite repéré et identifié ses poursuivants : des cavaliers de Falk, des Livides, facilement reconnaissables, de loin, à la tache de couleur que faisaient leurs tuniques rouges bariolées se détachant sur l'herbe vert-foncé de l'immense prairie. Pendant plusieurs heures, ils avaient paru parfois gagner du terrain, puis être distancés, mais leurs chevaux s'épuisaient. Ils passaient de plus en plus souvent du galop de poursuite au galop de chasse pour que leurs animaux récupèrent. Roderick se retournait souvent pour calquer son allure sur la leur. Il les avait vu se perdre au loin. A cet instant seulement, il avait changé de monture, abandonnant sa première jument à la nuit tombante.

Au soir de ce premier jour, il avait pensé qu'ils ne tenaient pas même un rythme de poursuite et que celle-ci était abandonnée. Par prudence, il avait simplement ralenti le train quand les deux lunes s'étaient levées, et qu'il y voyait suffisamment pour chevaucher, et adopté, le second jour, après avoir dormi quatre heures dans un creux—une imprudence qu'il avait regretté toute la journée le lendemain—adopté, donc, le petit galop que les bêtes pouvaient garder des heures, avant d'abandonner la seconde jument, débarrassée du mors. Il avait continué, tirant derrière lui, au bout des longues, les deux autres juments et Pers, son étalon, le seul qu'il ait pris le temps de harnacher au départ. Le lendemain, il avait béni sa méfiance quand, en fin de matinée, il avait repéré à l'horizon un groupe de huit cavaliers venant du sud-sud-est, convergeant apparemment vers ses traces dans la prairie. Il se tint alors sur ses gardes. S'il les avait repérés, eux en avaient fait de même, évidemment.

Paradoxalement, il les avait identifiés grâce au fait que, de si loin, il n'avait aperçu que les taches sombres de leurs chevaux ! Les cavaliers, eux mêmes, étaient invisibles. A cette distance, leurs vêtements ne se distinguaient pas dans la prairie. Comme s'ils n'en portaient pas ! Or ça ne pouvait pas être un troupeau de chevaux sauvages—il y en avait encore, même s'ils étaient très rares—leur course était trop rectiligne, trop parfaite. Donc, il s'agissait de Pisteurs Libres. Pas d'autre explication possible. Les Pisteurs étaient les seuls à porter des tenues de couleur verte se fondant totalement dans la végétation. Rod en avait vu trois fois dans sa vie. Des petits groupes, silencieux, impressionnants, venus acheter de la nourriture à Darik, sur le chemin d'une traque mystérieuse.

Dès qu'il les eut identifiés, le jeune homme avait compris qu'ils étaient là pour lui et que la poursuite, la chasse maintenant, avait pris une tournure implacable. Cela révélait que le Seigneur de Falk voulait Roderick vivant...

Pour l'exemple, bien sûr. Personne ne pouvait se targuer de lui avoir échappé. Et surtout pas un Basané, un Pellan, l'une des plus vieilles Familles du Comtat libre de Darik. Un Comtat à part, au statut hors normes, puisque composé de Basanés et de quelques Livides seulement. Mais si riche qu'aucun Baron, aucun Comtem n'avait jamais osé lui chercher ostensiblement des histoires. Aujourd'hui, il y avait de grands risques pour que tous les fils des autres grandes Familles de Darik aient été tués dans l'attaque surprise, ou blessés et faits prisonniers. En attendant d'être pendus, bien sûr. Falk ne voudrait pas qu'un prétendant légitime se dresse un jour contre lui pour réclamer son dû. Oui, Rod était certainement le seul membre d'une vieille Famille à avoir pu fuir quand la bataille s'était achevée, au petit jour.

Avec le plein jour, après la demi-lumière de l'aube, ce moment où les yeux devaient se plisser pour distinguer les détails à quelques mètres seulement, Roderick s'était rendu compte du niveau élevé de leurs pertes. Les rues de Darik étaient jonchées de morts alors que les tuniques rouges bariolées de Falk semblaient sortir de chaque ruelle ! Comprenant que la bataille était perdue, et que le combat n'était plus maintenant qu'un massacre systématique, Rod avait eu suffisamment de lucidité et de réalisme, malgré son âge—après tout il n'avait que vingt-trois ans et aucune expérience de ces batailles—pour découvrir que la seule alternative était, être tué avec le reste de la population, ou s'enfuir. A ce stade, sa mort ne bénéficierait en rien à Darik. Les membres de sa Famille avaient été parmi les premiers à succomber ; il l'avait brutalement réalisé en voyant un cavalier de Falk brandir en brillant la grande épée de parade des Pellans. Pour s'en être emparé, au cœur de leur demeure, il avait forcément dû en tuer tous les occupants. N'importe quel Pellan, homme ou femme, l'aurait empêché de la prendre. Rod n'avait plus ses parents depuis plusieurs années, emportés dans la grande épidémie rouge, mais des oncles, des tantes, des cousins...

Dans n'importe quelle circonstance, Roderick se serait effondré en comprenant ce qui s'était passé, mais le combat ne lui en avait pas laissé le loisir. Alors que son regard suivait le cavalier, une lame lui avait fait une longue estafilade au flanc gauche et il avait dû réagir très vite. Il était directement menacé par deux

soldats. Ensuite, il avait donné tant de coups, entendu tant de cris, vu tant de sang couler, qu'il se trouva l'esprit engourdi, la sensibilité comme endormie.

Ainsi, plus tard, après avoir regardé tout autour, c'est lui qui avait lancé le mot d'ordre de se rendre, bien qu'il n'eut aucun droit particulier à cela. A tort ou à raison, il avait pensé qu'il était le dernier survivant des Familles. Et il fallait bien que quelqu'un prenne cette décision avant que tous les hommes de Darik ne soient exterminés ! Au point où en était la bataille, les cultivateurs, les éleveurs et les artisans du Comtat n'avaient plus de raisons de combattre. C'était un fait, le Comtat Libre de Darik était conquis ! Certes, la population allait perdre ses biens—les récoltes stockées, les champs cultivés, les volailles et les troupeaux—mais qu'au moins, ces gens sauvent leur vie !

Tout en faisant tourner la lame de son épée à hauteur de visage, pour créer un vide autour de lui, comme il l'avait vu faire, au milieu de la nuit, à Méric Bréhat, l'aîné, il s'était peu à peu dirigé vers les dernières maisons de la ville alors que le soleil commençait vraiment à donner. Et il avait pu se glisser rapidement au dehors. Dès que son dernier adversaire, un lanceur de javelot, qui, dans la mêlée, se battait au coutelas, se fut écroulé.

Une fois à l'extérieur, utilisant les haies épaisses, il s'était faufilé jusqu'à l'enclos Pellan, près du Grand Pré de l'ouest, où paissaient les quatre juments arabes qu'il avait ramenées, la veille même, des pâturages d'hiver, avec Pers, son étalon. Des bêtes fines, rapides et endurantes, magnifiques, qu'il avait prévu de faire couvrir bientôt, par Pers précisément. Quoi qu'il arrive, à présent, il avait compris, en les voyant, qu'il aurait un besoin vital de ces juments. Elles allaient lui permettre de fuir, et pourraient constituer aussi la base d'un élevage, quelque part ailleurs, plus tard, s'il s'en tirait...

S'il devait connaître un ailleurs. Les Basanés n'étaient nulle part accueillis à bras ouverts et connaissaient davantage la servitude que la liberté.

Rapidement, il avait harnaché Pers, avec sa selle personnelle, encore posée sur la barrière où il l'avait laissée, mais il n'avait posé que les brides d'un mors aux juments ; il les monterait à cru. Ceci afin que les bêtes, plus légères ainsi, restent longtemps en état de galoper. Pers, lui, était assez puissant et endurant pour résister, au besoin, à une course de plusieurs jours et être monté ensuite. Il serait le dernier que Roderick utiliserait.

Le jeune homme avait entendu des cris, à la limite de la ville, quand il montait à cheval et il avait talonné sa première monture. Mais le mal était fait ; on l'avait vu s'enfuir !

Le soir de ce premier jour, quand il avait décidé d'abandonner la jument qu'il montait depuis le matin, le jeune homme s'était efforcé de lui trouver un petit vallonnement et un bosquet avec un ruisseau, pour qu'elle s'en fasse un abri, un territoire, et reste par là. Il était certain d'avoir semé les cavaliers de Falk et espérait pouvoir revenir la récupérer bientôt. Il n'avait pas encore découvert qu'il était suivi par des Pisteurs Libres...

Les trois premiers jours, il avait donc sauté d'une monture à l'autre tout en galopant, se penchant ensuite pour défaire la boucle de la bride et enlever le mors de la bête fourbue, blanche d'écume, qu'il laissait derrière lui, afin qu'elle puisse brouter normalement après son abandon. C'est grâce à cette chevauchée folle qu'il avait distancé également le second groupe de poursuivants. Les Pisteurs avaient bien essayé de le rejoindre, en vitesse pure, mais ils ne pouvaient pas suivre la cadence effrénée qu'il avait imprimée à la course, sous peine de griller leurs montures. Ils n'avaient pas de chevaux frais comme lui ! C'était là sa chance. Ils avaient donc ralenti, disparaissant de l'horizon, se bornant probablement à se laisser guider par les traces, se préparant à l'une de leurs longues traques.

Rod ne s'accordait plus que deux heures de repos par nuit, quand l'obscurité était trop profonde, avant le lever des lunes, et laissait une heure, le jour, aux animaux pour se nourrir et boire quand il tombait sur un ruisseau. Il savait que les Pisteurs avaient l'habitude de se reposer à tour de rôle, en selle, guidés dans leur sommeil par leurs camarades mais, quoi que l'on dise à leur propos, il fallait bien qu'ils fassent boire et manger leurs chevaux ! Ils s'arrêtaient forcément.

Le reste de la journée, Rod galopait sans cesse, alternant néanmoins les allures pour économiser les forces des juments. Il fallait bien des chevaux arabes comme ceux du Comtat, rapides, endurants, et entraînés surtout, pour tenir ce rythme de fou ! Il n'avait pas le temps de chasser ; il savait déjà que les heures perdues, la nuit, à se reposer un minimum de temps, suffisaient aux Pisteurs pour conserver une piste fraîche. Sans de vraies provisions pour se soutenir, il voyait bien que ses forces déclinaient, mais ralentir pour chasser signifiait que ses poursuivants le rejoindraient... Il estimait avoir eu de la chance le premier jour en les repérant assez tôt. Et, d'ailleurs, chasser avec quoi ? Il avait ramené tout son matériel de chevauchée dans la grande maison, au retour des prairies avec ses juments.

Son dernier repas, ou plutôt la dernière fois que Rod avait vraiment mangé, remontait au soir du premier jour quand, sans ralentir, il avait tiré sur la longe de son étalon pour en amener le dos à portée de son bras. Il s'était alors penché pour fouiller les fontes, derrière et devant la selle proprement dite. Pers était habitué aux acrobaties et aux fantaisies de son maître et n'avait pas changé de ligne, gardant son galop et permettant à celui-ci d'y plonger le bras. Trop fatigué, Rod n'avait pas ramené la totalité de son équipement à la vieille demeure familiale la veille de l'attaque, en rentrant des pâturages d'hiver. C'est ainsi qu'il avait trouvé des restes de viande séchée. Après en avoir mangé une quinzaine de morceaux, il avait soudain pensé à l'avenir et avait cessé de mastiquer. Par la suite, les jours suivants, il s'était rationné, ne mangeant qu'une dizaine de bouchées et non des morceaux entiers. Il fallait faire durer ce dont il disposait.

Il se rendait compte que son existence venait de basculer. Quoi qu'il se produise, désormais, il y aurait sa vie *avant* la bataille et sa vie *après*. Rien ne l'avait préparé à cette tuerie. Il se sentait sali par ce qu'il avait dû faire pendant cette longue nuit. Son esprit n'avait pas retenu le nombre de vies qu'il avait supprimées pendant le combat. Il n'en avait pas eu l'idée, bien trop occupé à se défendre, et ce genre de choses n'était pas dans sa nature. Quoique... restait-il encore quelque chose de sa nature profonde ? La vie à Darik était paisible. C'était la coutume qui faisait donner aux jeunes gens des Familles l'habitude de manier l'épée et l'arc, pas la nécessité, comme dans les autres Comtats belliqueux, souvent en guerre les uns contre les autres. Darik était à l'écart, le plus loin au nord-ouest. La ville s'agrandissait régulièrement mais doucement. Les terres donnaient bien et les convois de Marchands y venaient régulièrement acheter les surplus. La culture, les vignes et l'élevage de bétail suffisaient largement à faire sa richesse.

Roderick secoua lentement la tête comme pour oublier ce passé récent et regarda une nouvelle fois derrière lui, laissant ses yeux fouiller le paysage. Dans cette immense plaine avec seulement quelques ondulations et des bosquets de temps à autres, on décelait vite une présence. Il ne vit rien. Apparemment, cette course démente l'avait sauvé.

Enfin, sauvé provisoirement—il ne se faisait pas d'illusions ! Ses poursuivants n'abandonneraient jamais d'eux-mêmes, ou par lassitude, ou parce que plusieurs de leurs membres auraient été tués. Tout le monde savait cela. Les Pisteurs Libres ne lâchaient pas prise. A chaque contrat, leur réputation était remise en jeu. Si ce groupe voulait de nouveau être engagé ailleurs, il devait rattraper Rod et le ramener à Darik. Si la poursuite n'avait concerné que des cavaliers de Falk, il aurait eu toutes les chances de les perdre. Mais pas des Pisteurs ! Eux n'abandonnaient jamais...

C'était donc maintenant le quatrième jour. Il enleva le mors de sa dernière jument, fourbue, pour monter Pers, qui paraissait en assez bon état, comme le jeune homme l'avait espéré. Désormais, avec Pers, c'était tout ou rien. Soit il réussirait à égarer les Pisteurs assez longtemps pour changer de direction—en gardant encore un peu cette allure démente—soit ils le retrouveraient...

Cela faisait deux jours qu'il ne les voyait plus, même dans le lointain. Mais un Pisteur a l'art de trouver des indices infimes sur le sol, et suivre une piste vieille de plusieurs jours est courant pour lui, s'il ne pleut pas. C'est pourquoi Rod avait si souvent changé le sens de sa course, obliqué, utilisant les sols les plus durs, pour éviter que les sabots n'y impriment leur forme. Personne ne lui avait enseigné cela mais son cerveau, malgré la fatigue, fonctionnait encore bien. Oh, il ne s'imaginait pas découvrir des méthodes originales—il n'avait pas assez d'expérience pour cela—mais son imagination était suffisamment motivée pour qu'il tente au moins de retarder l'échéance. La veille, il avait suivi, au trot, pendant trois heures, un petit ruisseau peu profond qui traversait une grande forêt, jusqu'à ce qu'il aperçoive un sol rocailleux s'étendant assez loin devant, qu'il avait emprunté en appuyant une nouvelle fois vers le nord.

Pourtant, quand il avait retrouvé son allure précédente, plus loin, il n'était guère satisfait de l'efficacité de sa manœuvre. Un cavalier "sent" quand il a réussi à vraiment dissimuler sa trace. Aucune ruse, essayée depuis le départ, ne lui avait semblé susceptible de surprendre des Pisteurs. Et il ne fallait pas compter sur la pluie en cette saison... Par ailleurs, il se rendait compte que la fuite seule—aller tout droit devant lui—ne servait absolument à rien devant des Pisteurs pour qui le temps d'une traque ne comptait pas.

Pour l'instant, c'était sa blessure, et la faim, qui le préoccupaient le plus. Ce coup de coutelas, au flanc gauche, qu'il n'avait pas eu le temps de soigner sérieusement, n'était guère dangereux au moment où il l'avait reçu. Mais maintenant, la plaie s'était sans doute infectée et, de temps à autres, il la sentait suinter. Tout le côté était endolori au point, quand il se réveillait, de vouloir lui refuser de se redresser et, quand il chevauchait, il était penché de ce côté-là, ne facilitant pas la course de sa monture. Il devait s'imaginer les Pisteurs avançant régulièrement, pour que la peur lui fasse surpasser la douleur.

Bien sûr ses cuisses aussi étaient douloureuses d'épuisement, après tant de jours à galoper à cru sur le dos des juments. Pour tenir, il devait les serrer davantage sur le dos de Pers, assis sur sa selle. Mais elles avaient l'habitude des durs efforts.

Il songea à la plaine. De sa vie, il n'était jamais venu si loin au nord-ouest. Depuis son départ, il n'avait vu aucun signe de vie.

A sa connaissance, cette région, encore plus lointaine que Darik, n'appartenait à personne. Il fallait dire que Darik, elle-même, était la dernière ville au sud-ouest de la Grande Faille. On disait que c'était la raison du silence des Livides, indifférents aux Basanés, qui s'y étaient installés entre eux, et y avaient créé un Comtat libre, violant ainsi les lois.

Partout ailleurs, les Basanés *appartenaient* à un Comtat et travaillaient pour le Seigneur, d'une manière ou d'une autre. Certains dans les champs, d'autres comme artisans, ou soldats, mais tous dépendaient d'un Seigneur. Seuls les Basanés de Darik étaient *libres*, sans Maître. Ils restaient là parce qu'ils le voulaient bien, n'y étaient forcés par personne. Ils étaient *libres*, un mot que ne connaissaient pas ceux des autres Comtats.

Libres, parce que les vieilles Familles de la ville, n'avaient jamais adopté le système des Livides, qui voulaient qu'un Seigneur règne en maître sur son Comtat. A Darik, il y avait cinq vieilles Familles, dont personne ne savait très bien à quand elles remontaient. Mais elles ne s'arrogeaient aucun pouvoir. Elles possédaient des terres, c'était vrai, mais les petites familles—d'origine plus récentes, deux ou trois générations seulement—aussi. Comme n'importe qui d'ailleurs à Darik—il suffisait de défricher le sol. Oui, bien sûr, les terres les plus proches de la ville étaient toutes prises et il fallait aller plus loin pour en trouver de sauvages. C'était pour cela que certains, qui ne voulaient pas s'éloigner, travaillaient comme Compagnon, pour un salaire honnête, chez l'un ou chez l'autre, cultivateurs ou éleveurs, à sa guise. Ils étaient réellement libres. Y compris de choisir le genre de vie qui leur convenait et, éventuellement, l'homme pour qui travailler.

L'administration de la ville était faite par un Conseil, composé d'élus et présidé par le membre le plus ancien, ou simplement désigné, d'une Grande Famille. Et chacun votait. Hommes et femmes ! Un système pareil faisait, évidemment, du tort aux Livides. D'autant que le Comtat était prospère et paisible, prouvant que le principe était valable. Des Basanés dirigeant une ville, bien des Livides, à travers le monde n'y croyaient pas. Même si la ville de Darik était située loin des autres Comtats, on savait, aujourd'hui, qu'elle existait. Des caravanes de Marchands y venaient régulièrement acheter les récoltes, du vin ou du bétail et vendre des outils, des tissus, du sel.

Le plus proche Comtat était celui de Falk. A plus de trois semaines de marche, au sud, c'était tout dire de l'isolement de Darik...

Au fil des siècles, Darik était donc devenu riche. Les exploitations, défrichées et organisées par les générations anciennes, avaient fini par produire leur effet. Les prairies donnaient de grandes quantités de blé et de maïs, les vignes produisaient des vins différents, selon l'orientation et la nature des sols et, grâce à l'eau abondante dans le sous-sol, les légumes et les fruits abondaient. L'élevage organisée avec méthode avait, peu à peu, constitué de nouvelles espèces de moutons, de chèvres et de vaches, robustes et de belle taille. Bref, Darik ne manquait de rien, pouvait vivre sur sa propre production et s'enrichir encore.

Rod passa rapidement son index droit sur son front, projetant dans l'herbe des perles de sueur. Puis il leva machinalement les bras vers la selle de Pers pour s'y hisser comme à l'ordinaire. Quand il prit appui du bras gauche, une onde de douleur, brutale, lui rappela sa blessure. Il attendit qu'elle se calme pour défaire le linge dont il l'avait couverte afin de stopper l'écoulement de sang, et tordit le cou pour examiner la plaie. Boursoufflée, violette, elle n'avait pas belle allure, même si elle ne saignait plus. Il aurait dû la laver dès le début, mais à ce moment-là, il n'en avait pas le temps. Et depuis, la sueur qui coulait le long de son torse l'imbibait et avait provoqué une infection. Tôt au tard, il allait payer cela. Il le savait. Les handicaps, la fatigue, la faim et l'infection, s'accumulaient dangereusement pour l'affaiblir, alors qu'au contraire il aurait bien eu besoin de toutes ses forces pour faire face. Il fallait, d'urgence, trouver une cachette où faire une vraie halte, récupérer, physiquement et moralement. Et faire le point, aussi.

Tout en refaisant le pansement avec le même linge souillé—il n'avait rien d'autre—il réfléchissait. Même si, par miracle, il échappait aux Pisteurs, qu'allait-il faire de sa vie désormais ? Où aller et que faire ? Il avait connu le luxe d'une famille fortunée, installée dans un Comtat riche, c'était une vie privilégiée, pour n'importe qui. A plus forte raison pour un Basané. Rien ne l'avait préparé à supporter la vie, la servitude de ceux-ci dans le reste du monde. Il ne fallait pas, maintenant, se lancer au hasard, ni se laisser guider par les événements ou les subir. Au contraire, il devait trouver un lieu sûr pour réfléchir à tout cela calmement, organiser sa nouvelle vie dans sa tête. Réfléchir.

Mais, avec des Pisteurs aux trousse, que peut être un lieu sûr ?

Le pansement terminé, il laissa glisser sa main droite sur l'encolure de Pers, qui souleva la tête, comme à chaque fois, allant à la rencontre de la caresse. Le plus bel étalon qu'il ait jamais vu. Puissant, grand pour un arabe pur, ce qui lui permettait d'avoir une large poitrine—des poumons probablement proportionnels—et expliquait son souffle exceptionnel. Ses cuisses arrières étaient une véritable masse de muscles et le haut de ses pattes avant montrait des sortes de boules de muscles, également. En vérité, il était surpuissant ! Il avait cependant gardé la vitesse des pattes typique de l'arabe, ce qui lui donnait un galop d'une rapidité comme jamais Rod n'en avait vue. En tout cas, à Darik, personne ne l'avait jamais battu à la course, quelle que soit la distance ! Son port de tête était haut, fier, avec ses oreilles si droites et pourtant mobiles, *expressives* comme disait son maître, qui savait en traduire les mimiques, sa robe si claire qu'elle semblait blonde, elle aussi, au soleil. Il ne coupait jamais sa crinière qui ressemblait à de longs cheveux flottant au vent, au galop. Pers était un cadeau de son cousin Péric, le chef de la Famille Pellan.

Il avait fallu quatre Livides pour tuer Péric, dès l'entrée de ceux-ci dans la ville ! Rod faisait face à deux cavaliers, à ce moment, et n'avait pu l'aider. Béli, le frère cadet de Péric, était déjà mort d'un javelot planté en pleine poitrine. Les autres cousins étaient encore trop jeunes pour combattre et se trouvaient dans la demeure. C'est là qu'ils avaient été massacrés...

Rod posa simplement la main gauche sur le pommeau de la selle et se hissa, en force, de la droite seulement, sur le dos de Pers qui ne broncha pas.

– Mon vieux, dit le jeune homme, comme pour lui-même, on tente notre dernière chance. Il faut échapper à ces salopards aujourd'hui ou demain. Trouver un endroit où ils n'auront jamais l'idée d'aller... Pas facile, hein ?

Son regard dériva vers l'ouest, devant. Des collines, aux sommets curieusement larges, s'étendaient très loin.

Par là, peut-être ?

Sept jours qu'il fuyait, dont trois seuls avec Pers, dont il avait ralenti la course. Rod n'avait plus rien mangé depuis trois jours. Il sentait qu'il arrivait à l'extrémité de ses forces et qu'il était, peut-être, en train de commettre une erreur. Il se pencha légèrement en avant, machinalement, pour aider son cheval qui gravissait une pente.

Deux jours auparavant, il avait soudainement pensé aux Territoires Damnés. D'après ce qu'il en savait, ils se trouvaient quelque part devant lui. Sans en être conscient, il s'était dirigé de ce côté depuis le début, ou presque ! Une folie.

Comme ça, à froid, on pouvait penser que c'était une bonne idée, que jamais les Pisteurs ne le suivraient là. Mais si on parlait des Territoires Damnés comme d'un lieu terrifiant, d'un endroit de mort, d'où personne ne revenait, il y avait forcément une bonne raison à cela. C'était sûrement vrai. Tout le monde était terrorisé par cet endroit mystérieux qu'étaient les Territoires Damnés, et lui s'y dirigeait délibérément...

Chez les Livides, seuls les Prêtres en savaient davantage. On disait que c'était eux qui leur avaient donné ce nom, très, très longtemps auparavant. Quand ils acceptaient d'en parler, c'était pour raconter des histoires horribles. Rod n'en connaissait pas plus. On ne s'intéressait pas à ces choses à Darik. D'ailleurs, il n'y avait pas de Prêtres. Mais les légendes leur étaient parvenues quand même, colportées par les convois de Marchands.

Il en était maintenant à un point d'épuisement tel qu'il avait de la peine à réfléchir. Il savait qu'il commettait parfois des imprudences. Il retrouvait sa lucidité par moment en sentant une fraîcheur, sur la tête et les épaules, alors que Pers traversait, par exemple, une forêt de ces arbres immenses, où le sol était couvert d'une mousse mauve magnifique, mais où une empreinte se voyait à trente mètres ! Or il n'y avait aucun buisson dans ces forêts, rien qui n'arrêtait la vue, hormis les énormes troncs. Ce qui voulait dire que même un jeune garçon aurait été capable de suivre ses traces ! Et Rod, sans les avoir vus, *sentait* que les Pisteurs étaient toujours derrière lui. A une certaine distance, probablement, mais toujours là.

Il ne galopait plus, désormais, se bornant à avancer au petit galop de chasse, allure qui permettait à Pers de garder un semblant de forme. Lui aussi avait besoin de repos, il n'était pas encore épuisé mais trébuchait souvent. Dans les meilleures conditions, sur un sol de mousse, par exemple, les Pisteurs ne pouvaient aller plus vite, eux non plus, s'ils voulaient suivre sa trace des yeux. En gardant ce rythme, Rod espérait bien conserver son avance. Mais de quel ordre était celle-ci ? De combien de temps disposait-il pour trouver une cachette ? Et pouvait-il être certain qu'ils ne pénétreraient pas dans les Territoires Damnés, derrière lui ?

Il regarda tout autour, se rendant compte que Pers gravissait une très haute colline. Il se retourna avec précautions sur sa selle et vit qu'ils en avaient escaladé d'autres. Elles se succédaient, le long de sa route. Il avait du perdre plus ou moins conscience pendant un long moment, cette fois, car il ne se souvenait pas d'elles ! Et puis, il devait être visible de loin, ainsi, à flanc de versant...

Presque indifférent, maintenant, il ébaucha le geste de hausser les épaules. De toute façon, il pensait qu'il n'en avait plus pour longtemps. Le dernier des Pellan allait mourir dans cette région inconnue.

Le dernier des Pellan...

Il eut un sursaut d'orgueil et saisit plus fermement les rênes. La pente n'était pas encore vraiment raide, mais elle le devenait, plus haut. On aurait dit que le sommet, en tout cas vu d'ici, était encore plus large que les autres. Il obligea Pers à obliquer sur la gauche, pour monter plus facilement, en biais.

Quand il arriva tout en haut, il fut étonné de se trouver au bord d'un immense vallon circulaire. Il ne trouvait pas d'autre mot pour traduire ce qu'il voyait. Un vallon rond, creusé profondément dans le sommet de la haute colline, comme une sorte de bol, enfoncé dans un tas de terre ! La colline était infiniment plus large qu'on ne le supposait en gravissant la pente. Un mot lui revint de l'époque où il apprenait : *un volcan*.

Au dessous de lui, une végétation dense couvrait les flancs et il lui sembla distinguer un petit ruisseau dont l'eau brillait, au soleil, en certains points de son cours—quand les arbres étaient moins nombreux—et qui coulait tout en bas, dans un espace dégagé. Il ne put y résister. Il savait que son corps avait besoin d'eau et que Pers n'irait pas très loin s'il ne buvait pas, lui aussi. Peut-être y avait-il des fruits sauvages, dans ce vallon ? Il décida d'y descendre et pencha les épaules en arrière sur sa selle pour aider son cheval.

Quand il arriva à proximité du ruisseau, malgré la pente, Pers accéléra l'allure. Il avait un pied très sûr et Roderick lui fit confiance, malgré le risque de glisser et tomber. En fait, ce fut le jeune homme qui tomba, quand son cheval stoppa brusquement pour baisser la tête, afin de boire. Rod partit en avant, pardessus l'encolure, et s'étala dans l'eau fraîche.

Le choc lui fit retrouver une partie de sa lucidité et il s'assit carrément dans le lit du ruisseau pour boire. Curieusement, quelques forces lui revinrent. Assez, en tout cas, pour qu'il se renverse en arrière, s'immergeant totalement. La sensation de fraîcheur était tellement agréable qu'il resta longtemps ainsi à se tourner dans l'eau, comme sur une couche ! Même la brûlure de sa blessure s'apaisait lentement.

Pers, après avoir beaucoup bu, était sorti de l'eau pour brouter l'herbe, assez rare, du sous-bois.

On entendait beaucoup de cris d'oiseaux dans cet immense vallon. Comme si la présence du jeune homme ne les gênait pas, et il en fut bientôt intrigué. Immobile dans l'eau, il aperçu un faize, qui passait tranquillement entre des buissons touffus. Pour la énième fois, il regretta d'avoir laissé tomber son arc dans la bataille pour utiliser plus commodément son épée, qu'il portait encore au coté, dans son fourreau. Il n'avait rien pour chasser.

Et il avait un tel besoin de nourriture...

Rod sortit enfin de l'eau, ses vêtements ruisselant. Il songea qu'il devait trouver rapidement des fruits et alla prendre Pers par les rênes, pour commencer à en chercher.

Un quart d'heure plus tard, il tombait sur un massif de jers, rouge de fruits ! Il ne prit pas le temps de les recueillir, les dévorant au fur et à mesure de sa cueillette, crachant les deux petits noyaux ovales. Il savait qu'il aurait du s'arrêter, ne manger que peu à peu, pour habituer son corps à cet afflux brutal de nourriture, mais il ne pouvait s'empêcher de dévorer ; il avait trop faim.

Au bout d'un moment, il eut un haut-le-cœur puis vomit tout ce qu'il venait d'avaler ! Il était secoué de spasmes qui malmenaient sa blessure au flanc. Couché sur le coté, il cru même qu'il allait s'évanouir.

L'épuisement le submergea, cette fois, et il s'endormit sur place, au soleil. Plus tard, le froid le réveilla. Il faisait nuit et il frissonnait dans ses vêtements humides. Une nouvelle fois, il se maudit de n'avoir pas davantage réfléchi. La température du creux était plus basse qu'en plaine. Oubliant la situation, la traque, les Pisteurs, il se pelotonna sur lui même, tremblant et finit par se rendormir, au bout d'un long moment.

Quand il se réveilla à nouveau, c'était le jour. La matinée même, d'après les rayons de soleil qui éclairaient l'autre flanc du vallon. Tout son corps était raide et douloureux et il décida de s'y rendre, pour se réchauffer. Ses vêtements étaient encore légèrement humides et il avait toujours froid. Il se dit qu'il avait été imprudent à dormir ainsi dans des vêtements mouillés, qu'ils auraient dû les enlever, qu'il allait tomber malade... Et puis, mentalement, il haussa les épaules.

Ses yeux tombèrent sur un nouveau massif de jers. Cette fois, il en mangea quelques poignées seulement, mais en cueillit un bon nombre qu'il enfouit dans une fonte de Pers pour les manger plus tard. Il ne voulait pas refaire la même bêtise que la veille.

Les premiers pas lui causèrent une violente douleur au coté, mais il ne s'y attarda pas. Il devait aller se réchauffer au soleil. Il grimpa, avec difficulté, sur le dos de Pers et le dirigea vers l'autre versant.

Finalement le chemin le plus court était de couper par le bas. Pers se balançant d'une patte antérieure sur l'autre, comme s'il dansait, le secouant comme un paquet, d'un coté à l'autre de la selle, ils descendirent. Avec la nourriture et le repos, l'étalon avait pas mal récupéré et ne demandait qu'à prendre le trot, quand le sol devenait plus dégagé, par instants. Rod devait tenir fermement les rênes pour l'en empêcher.

Puis il déboucha au fond du vallon. Là, l'herbe était plus fournie, plus dense, formant un tapis épais, de vingt centimètres de hauteur, où les sabots de sa monture s'enfonçaient. Il devait laisser des traces qui seraient encore visibles dans plusieurs jours... Le cerveau de Rod lui suggéra que, s'ils venaient jusque là, les Pisteurs n'auraient aucun mal à le trouver. Mais il ne s'y arrêta pas. Il était maintenant au-delà de tout ça...

Il déboucha enfin au soleil qui avait atteint le bas du vallon—le temps avait passé pendant la descente. Il tira légèrement sur les rênes et Pers obéit, s'arrêtant. Roderick se laissa glisser de la selle et s'allongea au soleil.

Il eut le réflexe de soulever ses vêtements et enlever son pansement pour exposer la plaie au soleil. On faisait toujours cela, à Darik. Il ne savait pas pourquoi. Elle était encore plus rouge, infectée...

Se redressant difficilement, il prit une poignée de fruits dans la fonte de selle et les mangea lentement. Puis il s'étendit. La chaleur le fit s'endormir une nouvelle fois.

A son réveil, le soleil éclairait le versant qu'il avait quitté, et lui était à l'ombre. Mais, au moins, ses vêtements étaient pratiquement secs. Il s'assit, grimaçant de douleur. Il avait l'impression que ses dernières forces étaient en train de le quitter et avait assez de lucidité pour se rendre compte qu'il n'était plus en état de recommencer à fuir. Il était arrivé au bout de sa route. Maintenant, c'était au sort de décider. La balle était dans le camp des Pisteurs. Oseraient-ils continuer à le suivre dans les Territoires Damnés, ou abandonneraient-ils la traque ? Non, ça, probablement pas...

Alors ce serait là qu'ils le retrouveraient ?

Il en avait maintenant la certitude. Personne n'avait jamais échappé à des Pisteurs. Ils y mettaient le temps qu'il fallait, mais ils ramenaient toujours leur proie.

Et ils étaient huit ! Sans sa blessure, il aurait peut-être pu en tuer combien... un ?—deux avec beaucoup de chance—avant de succomber. L'oncle Ditmar lui disait qu'il était bon, techniquement, à l'épée. Mais il avait affaire à des combattants entraînés, experts à toutes les armes. Lui aussi avait reçu un solide entraînement. A l'arc, il tirait juste, et maniait l'épée avec assez de vigueur et d'adresse. Face à un Pisteur, en temps normal, il était probablement un peu juste. La rage qui le tenait à présent modifiait les chances à son avantage. Mais devant huit de ces adversaires... il ne fallait pas rêver.

Son regard parcourait machinalement le paysage autour de lui et il remarqua le monticule, au milieu du creux, sans s'y attarder, mangeant méthodiquement des jers, qu'il mâchait longtemps avant de les avaler. Aucun malaise n'avait l'air de survenir, cette fois. Peut être le sucre de ces fruits allait-il lui donner assez de forces pour chercher autre chose de plus consistant ? Trop de fruits, et seulement des fruits, le rendrait malade, il le savait. Il avait besoin de viandes, de légumes. On savait ces choses à Darik.

Il se mit debout, vacillant légèrement, l'équilibre fragile, rangea ce qui restait de fruits dans les fontes de Pers qui broutait tranquillement et marcha, sans savoir pourquoi, en direction du monticule. Pers le suivit comme il en avait pris l'habitude quand il était jeune poulain, et que Rod passait ses journées à coté de lui à lui parler d'une voix douce. Le jeune homme était tout de suite tombé amoureux de son cheval ! Et Pers l'avait aimé aussi, apparemment, parce que la bête lui témoignait toujours ces petits gestes, qui trahissent un attachement chez un animal.

Au pied du monticule, il s'arrêta, vaguement surpris de le trouver aussi haut. De loin, il ne l'avait pas remarqué sa forme.

C'est à ce moment que la voix se fit entendre :

– *Tu es Centaurien, n'est-ce pas ?*

Stupéfait, il en resta la bouche ouverte, faisant demi-tour sur lui-même, la main sur la garde de son épée, pour chercher des yeux, autour de lui, celui qui avait parlé.

Il n'y avait personne !

Toujours la main sur son épée, il se tassa sur lui-même, tentant de repérer le Pisteur. Mais il n'y avait aucun endroit pour se cacher, ici. Où pouvait-il se trouver ? Hormis le monticule, l'endroit était nu jusqu'à une centaine de mètres. Etait-ce une manifestation du Territoire Damné ? Etrangement, il n'eut pas peur. Depuis des jours, il s'était préparé à mourir et accueillait tout ceci avec une sorte de fatalité.

– *Quel est ton nom ?* reprit la voix.
Par bravade, il se redressa et lança d'une voix qu'il rendit aussi forte que possible :
– Je suis Roderick Pellan de Darik, Pisteur. Le dernier des Pellan. Allez, montre-toi, viens finir le travail, parce que tu ne me ramèneras pas vivant !
– *Pellan ?... Un descendant du Lieutenant Pellan ? Ainsi vous avez survécu ? Où sont les autres ?*
Surpris, Rod interrogea, machinalement.
– Quels autres ?
– *Les membres de l'équipage.*
– *Equipage ?* Je ne connais pas ce mot là. Que veux-tu dire, Pisteur ?
Il y eut un silence avant que la voix ne reprenne, sans que sa tonalité n'ait changé. Il y avait seulement eu ce silence, comme si l'individu réfléchissait :
– *Alors, vous aussi avez régressé ?*